

Le spectacle musical de l'Ensemble vocal s'est déroulé du 28 au 31 mars au Théâtre Rutebeuf à Clichy, puis au Plateau Max Ophüls.

Le programme était composé d'extraits d'*Orphée aux Enfers* et de *La Belle Hélène*.

On peut l'écrire pour l'affirmer sans flagornerie et en toute bonne foi : cette fois, Laurent Austry s'est surpassé. Mais jusqu'où ira-t-il donc ? Année après année, ce diable d'homme embarque sur des vaisseaux de plus en plus colossaux une armée de filles et de garçons chargée de porter haut les vertus de la musique en taquinant Euterpe. Austry, c'est Noé bravant la tempête ! On pensait qu'avec Rameau l'an dernier il avait atteint le sommet. Non ! avec les Cancans de l'Olympe il va encore plus loin dans la démesure et il donne au public ébaubi la marque de son insigne talent. Austry connaît bien Offenbach. Il y revient sans cesse et il a bien raison. C'est une mine d'or que cet homme-là. Cet enfant de Cologne, ce démon familial, cette petite silhouette sautillante à basques agitées (je cite Armand Lanoux) fait danser sans que les danseurs puissent s'arrêter.

Oui, Offenbach est léger, résolument volatil et moussé. C'est de la soie et du champagne, mais par son sourire narquois, par ses touffes de poils qui pétillent de façon inquiétante, par sa malice facétieuse, il est aussi une réincarnation des légendes allemandes et du romantisme. Je cite encore Lanoux.

Installé à Paris, Offenbach crée un nouveau genre, celui de l'opérette, fille de l'opéra buffa. Il est doué d'une invention mélodique saisissante, il aime rire et rire en musique, il élabore des caricatures, fruits de sa collaboration étroite avec ses librettistes. Les personnages sont d'une invraisemblance outrancière. Sous les traits d'une Antiquité grotesque, on distingue sans peine une peinture critique des travers du Second Empire. Il conduit, de tressautement et trépitation, l'Empereur, l'Espagnole et toute leur société dans le grand final des lanciers de la mort.

Ce bal est original,
D'un galop infernal,
Donnons tous le signal.
Vive le galop infernal !
Amis, vive le bal !

Laurent Austry réunit *Orphée aux Enfers* (créé en 1858) et *La Belle Hélène* (1864), sans doute avec la *Vie parisienne* et les *Contes d'Hoffmann*, les œuvres qui portent la gloire de leur auteur jusqu'à aujourd'hui. *Orphée* est le premier grand succès et *Hélène* ne fait qu'accroître sa renommée. Personne n'invente rien, on le sait bien, on ne fait que suivre les traces des glorieux aînés et on essaie de faire surgir un talent original. Avant Offenbach, le très sérieux Rameau composa *Platée*, et avant lui, d'autres encore, ne serait-ce qu'au Moyen-Âge.

Tout porte à croire que le jeune Offenbach, dans sa Cologne natale, à l'occasion du Carnaval, découvrit le sujet d'*Orphée* lors de représentations de pièces de théâtre, dites « Hännischen » ou « Divertissementchen » qui traitaient souvent de sujets mythologiques.

Quant à *Hélène*, certains prétendent que la source pourrait être la tentative de « contraste moqueur » avec les Troyens de Berlioz. L'antiquité de la *Belle Hélène* est un prétexte pour dire des choses osées et dénoncer les débordements d'une certaine société du Second Empire. Ce n'est pas encore l'univers antique, dur et sanglant, d'*Elektra* de Strauss et Hofmannstahl. Ce n'est pas

les Troyennes non plus, adieu Euripide. *Hélène*, la femme aux multiples égarements de jeunesse, dont l'apothéose est la soumission à la beauté de Paris, ressemble à Nana, canaille et involontaire, on n'est pas loin des Rougon-Macquart, les Dieux se fourvoyant avec la classe ouvrière ?

Un contemporain écrit : « Ce carnaval des dieux, l'Olympe traînée dans la boue, toute une religion, toute une poésie bafouée, semblèrent un régal exquis. La fièvre de l'irrévérence gagnait le monde lettré des premières représentations ; on piétinait sur la légende, on cassait les antiques images, Jupiter avait une bonne tête, Mars était tapé... Neptune trônait au milieu de sept ou huit femmes, qui le régalaient de gâteaux. On saisissait les allusions, on ajoutait des obscénités, les mots inoffensifs étaient détournés de leur sens par les acclamations de l'orchestre. Depuis longtemps, au théâtre, le public ne s'était pas vauté dans de la bêtise la plus irrespectueuse. Cela le reposait. »

Qui écrit cela ? C'est Émile Zola, qui refuse cette forme de spectacle. On y lit la condamnation d'une société qu'il méprise et déteste. Pourtant il est difficile de rester insensible à la musique de *La Belle Hélène*, elle forme le pendant d'*Orphée* et il y plane le souvenir d'une bouffonnerie olympienne, avec la même gaité excentrique, la même exécution cocasse.

Laissons Zola à ses agacements et rejoignons Austry et sa grand'bande pour faire la fête et honorer avec allégresse ce monde antique descendu jusqu'à nous.

Et soyons gais !
Il faut bien que l'on s'amuse,
Qu'on se donne du bon temps,
Et que de la vie on use
Jusqu'à trente ou soixante ans !

Au Théâtre Rutebeuf, l'Orchestre symphonique de

Clichy, caracolant sous la baguette spirituelle de son chef, Fabrice Caracciolo, entame l'ouverture de la *Belle Hélène*. Tout de rouge vêtu, la toge frémissante et l'allure fière, apparaît Jupiter, encadré de colonnes érigées vers les cintres. Une foule emplit peu à peu la scène avec moult offrandes pour le dieu du ciel. On est plongé subito presto dans un spectacle de plénum.

Vers tes autels, Jupin, nous accourons joyeux !
A toi nos vœux !

Chaque choriste rivalise d'invention dans le costume. Certains louchent du côté d'*Astérix* et d'*Uderzo*, avec armure en plastique du plus bel effet, ce sont les soldats romains. Les jeunes filles s'inspirent, pour les plus voluptueuses, de Liz Taylor dans la *Cléopâtre* de Joseph Mankiewicz ou de Jean Simmons dans *La Tunique* de Henry Koster, pour les plus discrètes ; les drapés soyeux, la cuisse affriolante sous la transparence du tulle ou de la singalette, le sein triomphant tout juste voilé de tarlatane. C'est aussi l'occasion pour nos damoiseaux d'arborer à l'envi leur plastique de statuaire grecque, aux biscotaux généreux et à la plaque de chocolat moulée dans le marbre. On retrouve un goût d'enfance dans le déploiement de ces panoplies bigarrées et froufroutantes, une sorte de naïveté aimable, un plaisir de faire la fête.

Ensuite, voici les Rois de la Grèce : les deux Ajax, le bouillant Achille, Ménélas, époux de la Reine, le roi barbu qui s'avance, Agamemnon. Ces figures de légende, apparues chez Eschyle, Sénèque, puis Racine dans leur dimension tragique, présentent ici sous la plume de Ludovic Halévy une toute autre allure, pittoresque et ridicule. Il serait fastidieux de relater les péripéties entrelardées des deux ouvrages, les chœurs succédant aux airs qui enchaînent avec d'autres chœurs.



Crédits photos : Guillaume Lancêtre



Eh ! hop ! eh ! hop ! Place à Mercure !
Ses pieds ne touchent pas le sol,
Un bleu nuage est sa voiture,
Rien ne l'arrête dans son vol.

Alexandre Faitrouni incarne le messager ailé avec une grâce espiègle. Il est un des trois assistants de Laurent Austray, cheville ouvrière du spectacle avec Alexis Mériaux qui ténorise avec entrain le jugement de Pâris :

Evohé, que ces déesses
Pour enjôler les garçons,
Evohé, que ces déesses
Ont de drôles de façons.

Le duo est rejoint par Lucie Marangoni qui, en soprano accorte qu'elle est, entonne la chanson d'Oreste :

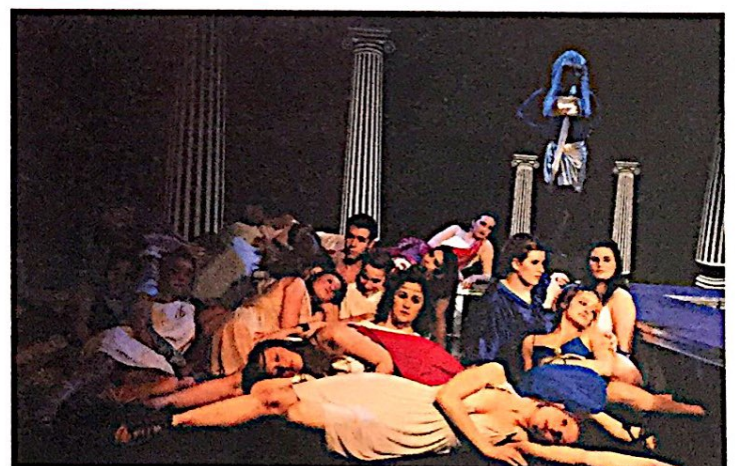
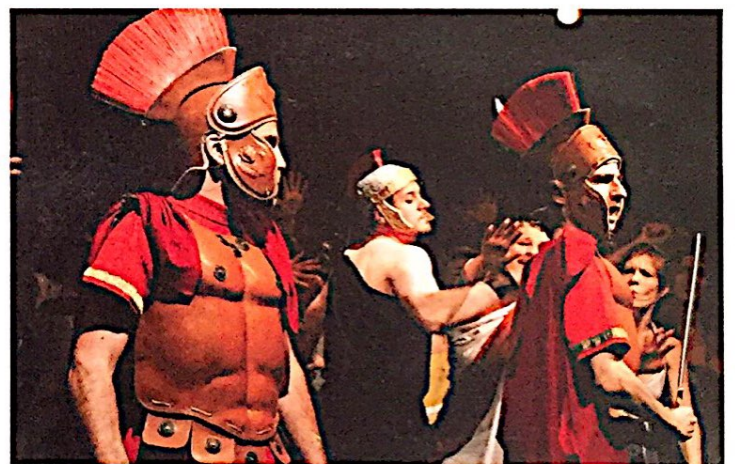
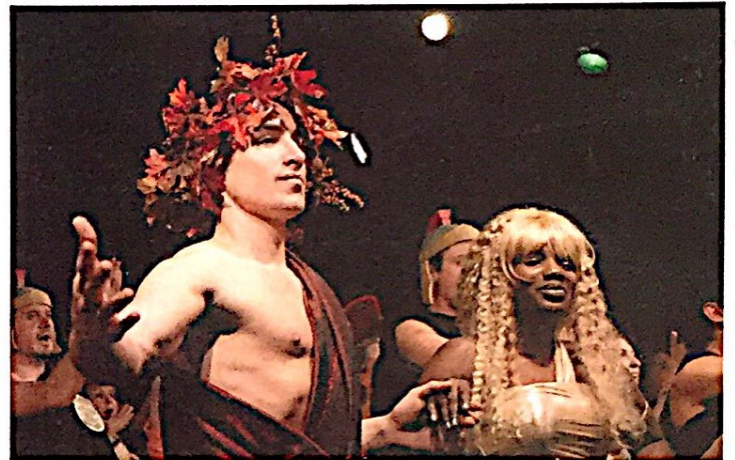
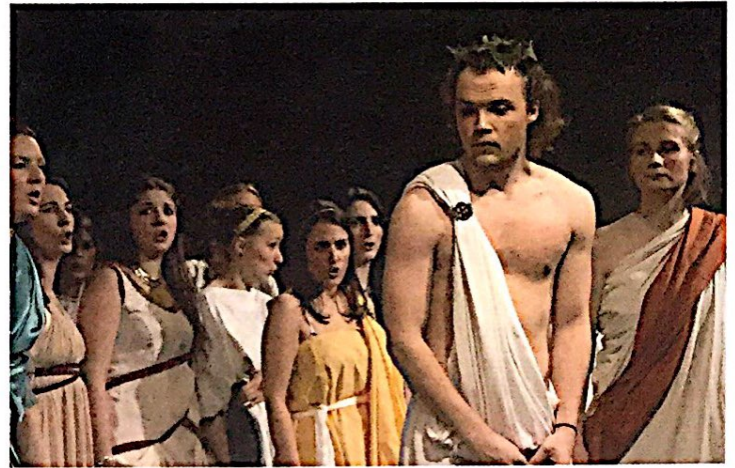
Le roi Ménélas blessa la déesse
En chassant Pâris.
Depuis ce jour,
Vénus a mis au cœur des femmes de la Grèce
Un immense besoin de plaisir et d'amour.

Jour après jour, semaine après semaine, ces trois lascars, joyeux et fervents, escortent le travail. Le spectacle leur doit beaucoup. Inlassablement, ils ont répété les gestes, drôles et inventifs et créé une chorégraphie ingénieuse. La palme revient aussi au savoureux Fabrice Coccitto, sur la tête duquel on verrait bien tresser une couronne de lauriers... à l'antique. Son piano est un orchestre à lui tout seul. Il accompagne les chanteurs et les prépare au souffle de l'orchestre symphonique. Une complicité fraternelle le lie à Laurent Austray ; ces deux lurons s'entendent à merveille, ils servent la musique pour mieux en tirer l'esprit.

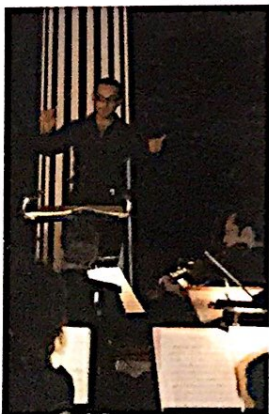
Austray comprend fort bien l'univers débridé d'Offenbach. Il tient ses ouailles d'une main de fer quand il s'agit de les faire chanter ensemble, les pupitres ruiselants de notes et d'allégresse, mais à l'unisson. En revanche, il lâche la bride pour que le jeu pétille dans « un immense besoin de plaisir et d'amour ». On a pu dire que cette musique irait jusqu'à réveiller les morts. C'est la vie qui coule dans les mesures éclatées, c'est le diable fripon qui insuffle aux mots la malice et la liberté.

Dansons ! aimons !
Et tréoussons-nous avec verve.
Allons, buvons
Et foin de la chaste Minerve !
Gloire à Vénus !
Gloire à Bacchus !
Gloire à Austray !

François-Xavier Hoffmann



Orchestre Symphonique de Clichy



Directeur musical : Fabrice Caracciolo
Premiers violons : Laurent Paquignon, Françoise Chalié, Micha Arlicot, Fabienne Somveille, Bénédicte Moutel, Juliane Lemme, Jacqueline N'Guyen
Seconds violons : Alexandre Blondel, Anissa Belkhodja, Robert Abergel, Dominique Colas, Christine Arrondeau, Samy Boussockaya
Altos : Brigitte Béranger, Kyle Collins
Violoncelles : Thierry Carpent, Béatrice Redot, Anastasia Litchinko, Sylvie Cathrin, Agnès Maury, Pierre Duperray
Contrebasse : Julie Dehondt
Flûtes : Geneviève Moerlen, Marie Guillot
Hautbois : Mickael Garderet, Benoit Mahoué
Clarinettes : Javier Alarçon, Pierre-Patrick Laurent
Cor : Rémi Walfart
Percussions : Huilin Liu